

Un singulier livre de prix

Le nouveau siècle de Louis XIV

Choix de chansons historiques et satiriques, presque toutes inédites de 1634 à 1712.
Garnier, 1857.

Ce petit livre, (18 cm x 11,5 cm), relié, acheté à la librairie Hauvespre, porte sur la couverture la mention : « Lycée de Rennes, prix donné par la ville ».

Il est présenté et commenté de manière anonyme par « le traducteur de la correspondance de Madame la duchesse d'Orléans ».

Bien sûr il y a eu un tri, car dans beaucoup de chansons le « français brave l'honnêteté » et il y a quantité de « dévergondages dont on rougirait dans un corps de garde, ce sont des choses que la plume des copistes a reproduites, mais que les caractères de typographie ne doivent pas perpétuer » (sic !). Mais après avoir élagué « tout ce qui porte le cachet d'une immoralité sans pudeur » et changé quelques mots, (« le texte manuscrit présente au lieu d'*aimait* un mot plus énergique que les convenances nous ont fait loi de modifier »), il reste quand même des couplets savoureux et pouvant être considérés comme osés au moment de la parution du livre.

Toutefois, le présentateur ne pouvait mettre de côté certains personnages comme Madame de Maintenon, « *cette vieille guenon* », cette « *sorcière* », cette « *vieille p....n* »...

On regrettera certains oublis tels que « le cochon mitré », pamphlet visant le cardinal d'Estrées et Mme de M. et de fort gentilles chansonnettes sur les dames de la cour, mais ce qui subsiste pouvait amuser les lycéens sûrement plus que certaines œuvres incontournables à l'époque. (Souvenons nous du peu réjouissant « Polyeucte », dans lequel il y a quand même au moins un vers amusant - A I, sc 1, 42.)

Quelques extraits :

Commençons par les deux cardinaux

Richelieu

Après sa mort, on se libère :

*Ci-gît le pacifique Armand
Dont l'esprit doux juste et clément
Ne fit jamais mal à personne*

Mazarin

*Ici dessous gît Mazarin
Qui plus adroit qu'un Tabarin
Par ses ruses dupa la France
Il eut pérennisé son sort
Si par finesse ou par finance
Il avait pu duper la mort.*



Continuons par deux évêques remarquables

Mgr Harlay de Chauvalon.
Evêque de Rouen, puis archevêque de Paris.

Une figure ! Il apparaîtrait à plusieurs reprises.

1662

*Le Pasteur qui nous gouverne
Fait l'amour toute la nuit
Et traite de baliverne
Tout le blâme du déduit
Jamais il ne s'en confesse
Il n'en dit pas moins la messe
Il fait tout ce qu'il défend
A Paris comme à Rouen.*

La même année, la rumeur publique assure qu'il s'amende, car

*Notre archevêque de Paris (...)
A retranché ses maîtresses
Les quatre qu'il avait autrefois
Sont aujourd'hui réduites à trois.*

Pour connaître le personnage, il faut aller chercher ailleurs. Saint-Simon en dit du bien, il note « son profond savoir, l'éloquence et la facilité de ses sermons, l'excellent choix des sujets et l'habile conduite de son diocèse », bref, il considère cet homme « aux mœurs galantes » et « aux manières de courtisan de grand air » comme un grand évêque. La princesse Palatine relate qu'il avait défendu la comédie en osant s'opposer à « la vieille ratatinée du Grand Homme ».

Le prélat mourut d'apoplexie le 6 août 1695, (il méritait l'épectase !). La cérémonie funèbre posait un petit problème. (Mme de Sévigné : « il s'agit maintenant de trouver quelqu'un qui se charge de l'oraison funèbre du mort »). Le père Gaillard (sic) s'en chargea... à la condition de ne pas trop parler du défunt. Reprenons Saint-Simon : « il loua tout ce qui pouvait l'être, puis tourna court sur la morale. » « Le roi se trouva fort soulagé, Madame de Maintenon encore davantage... »

En 1695, l'extrême-onctueux Bossuet pouvait être disponible, cette même année il avait sacré Fénelon archevêque de Cambrai, et l'oraison funèbre de Harlay aurait été un bien beau sujet, plus méritoire à traiter que celle de Madame Yolande de Monterby, abbesse des Bernardines ! (1656)

Mgr de Caumartin

Le jeune abbé de Caumartin, frère du conseiller d'état, (qui n'est pas originaire du Havre...) promet beaucoup, il sera évêque, c'est sûr ! Le brillant fils de famille est un abbé pittoresque :

1690

*Faire le savant, l'être peu
Etre fier jusqu'à l'insolence
Aimer les femmes, aimer le jeu
Etre un vrai sac de médisances
De l'évêché c'est le chemin
Que tient l'abbé de Caumartin.*

Il y va tout droit même, mais cela va se gâcher par sa faute !

L'abbé, élu fort jeune à l'Académie française fut chargé d'y recevoir l'évêque de Noyon.

« Il se proposa de divertir le public aux dépens de l'évêque qu'il avait à recevoir », son intervention « ne fut qu'un tissu des louanges les plus outrées et des comparaisons emphatiques dont le pompeux galimatias fut une satire continuelle du style de Mgr de Noyon qui le tournait pleinement en

ridicule » (Saint-Simon, 1694.) Dans un premier temps, le prélat « s'en retourna charmé de l'abbé et du public », mais, voyant les réactions des personnes présentes, il alla se plaindre au roi.

Du coup, l'abbé tomba en disgrâce. Il lui faudra attendre la mort de Louis XIV pour devenir évêque de Vannes (1717) puis de Blois. Il mourut en 1733.

Des cocus magnifiques

Il y en a beaucoup au balcon !

En voici un bien chansonné, Monsieur L'Escalopier, conseiller au Parlement de Paris :

*Monsieur dès que vous montrez
Votre nez
On entend de tous les cotés
S'écrier la populace
Voilà le Cocu qui passe
C'est Monsieur L'Escalopier
Conseiller
Qui n'a point de corne aux pieds
Mais il les a à la tête
Sa femme les fait paraître.*

La chanson s'intitule « *Feuillantines* », Pourquoi ?

La réponse se trouve dans les *Historiettes* de Tallemant des Réaux. L'épouse était « blonde et de belle taille. Le mari ne songeait qu'à lire Tacite. Celui des galants de la femme qui fit le plus de bruit fut Vassé qu'on surnommoit à la Cour "Son impertinence". Cela alla si en avant que le mari fit enfermer la dame aux Feuillantines. »

Madame de Maintenon

Incontestablement la vedette.

Tout est dans le même ton, ce n'est jamais franchement affectueux.



M^{me} de Maintenon.

1703

*On peut sans être satirique
Trouver ce règne assez comique
Voyez cette sainte p....n
Comme elle conduit cet empire
Si nous n'en mourrions pas de faim
Nous pourrions mourir de rire.*

1708

*Cette vieille guenon
Nous réduit à l'aumône*

1709

*Infâme Maintenon
Quand la Parque implacable
T'enverra chez Pluton
Oh ! Jour digne d'envie
Heureux moment
S'il en coûte la vie à ton amant.*

1703

*Que diroit ce petit bossu (Scarron)
S'il se voyoit cocu
Du plus grand roi de la terre ?*

(Un écrit de ce genre avait valu deux pendaisons, quelques condamnations aux galères, tous ayant subi, bien sûr la question ordinaire et extraordinaire.)

Une dernière, plus ancienne (1698) :

*Au Dauphin irrité de voir comme tout va
Mon fils, disoit Louis, que rien ne vous étonne
Nous maintiendrons notre couronne,
Le dauphin répondit : Sire, Maintenant l'a*



Des couplets qui en disent long

1709

*Le grand-père est un fanfaron (Louis XIV)
Le fils un imbécile (le Dauphin)
Le petit-fils un grand poltron (le duc de Bourgogne)
Oh la belle famille
Que je vous plains, pauvre François
Soumis à cet empire
Faites comme ont fait les Anglois
C'est assez vous en dire...*

Patience, patience...

Ne disait-on pas déjà en 1697 :

*On dédaigne à la cour l'esprit et la science
On méprise au palais les lois et l'équité
La valeur dans nos camps est sans expérience
Le commerce est sans liberté
L'ordre est banni de la finance
Et le clergé dévot n'a plus de charité.*

Ces couplets sont-ils à prendre au sérieux, autrement dit peuvent-ils être pris en compte par l'historien ? Oui et non, simples chansonnettes satiriques parfois, mais aussi témoins de l'opinion publique, même si celle-ci peut se montrer totalement injuste. Mazarin, (lire l'imposante biographie que lui consacre Pierre Goubert chez Fayard.) ne mérite pas la haine dont il est l'objet. Quant aux personnages « épinglés », les réactions à la prise en main du Monarque par la veuve Scarron sont bien compréhensibles. Pour d'autres les affirmations péremptoires ont-elles un fondement ? Par exemple, le Dauphin traité d'imbécile était-il si bête ? Bossuet, nommé précepteur en 1670 n'a pas ménagé sa peine, former un Roi de France était pour lui un noble devoir, « Ce n'était pas de faire de son élève un érudit, mais un homme équilibré, raisonnable, capable par sa religion, sa culture, son intelligence et son cœur d'être le digne représentant de Dieu auprès de ses sujets et d'assurer ainsi la prospérité de son Royaume. » (Bossuet in La Pléiade, introduction par l'abbé Vélut.) Le résultat ? En l'absence de livret scolaire, consultons Saint-Simon : son « intelligence était nulle », « sans aucune sorte d'esprit, sans lumières ni connaissances quelconques et, radicalement incapable d'en acquérir. »

Les couplets du début du XVIII^{ème} siècle auraient pu être pris au sérieux.
Quelque chose s'annonçait...